



*Michel Charles*  
*mc@phileas.com*  
*06 60 71 28 30*

*Michel Charles partage son temps entre la photographie et le reste.*

*Le reste consiste à réaliser des dessins d'actualité (La Dépêche du Midi), aller acheter le pain et attendre l'été.*

*Pour occuper cette attente fastidieuse, il photographie des dames nues et des paysages désertés. A l'occasion, il photographie volontiers tout autre chose.*

*Après avoir travaillé à Paris puis Lyon il est revenu à Marseille (où il est né) pour s'y reposer un peu.*

J'ai eu l'occasion d'approcher Cécile Pujol et son bateau.

On finissait de construire celui-ci.

Elle, Cécile, étant construite depuis quelques temps déjà, avait décidé qu'avec le bateau en question, elle prendrait bientôt la Route du Rhum.

Je ne suis pas un marin.

Je ne suis pas un navigateur.

Mais il m'arrive de boire du rhum.

Je me suis donc renseigné.

La route du rhum, ce n'est pas tout de la prendre, il faut la faire le plus vite possible.

Sinon le rhum n'est pas bon.

Ce serait dommage.

Pour faire cette route du rhum le plus vite possible, ramener quelques bouteilles et, pouvoir enfin, regarder la télé tranquille, Cécile n'a pas lésiné : elle est allée trouver Alain Gabay et machin Philippot.

Ce sont des spécialistes. Chaque fois que l'on a besoin d'aller chercher des bouteilles vite fait, l'un dessine un bateau et l'autre le construit.

Vous montez sur le bateau et hop !

Enfin, "hop" c'est vite dit. Figurez-vous que ces gens-là font des bateaux ... à voile.

Il faut en conséquence savoir les faire avancer, ces bestiaux. Tirer sur les ficelles, remuer le gouvernail, hisser le foc et bien d'autres choses.

Il faut apprendre tout le vocabulaire ad hoc : border la voile, larguer les amarres, virer lof pour lof, prendre un ris et bateau pirate à tribord... Autant dire que Cécile n'a pas choisi la facilité.

Il y a pire : ce métier de navigatrice se pratique à l'écart de toute réglementation du travail. Ainsi, lorsque sa journée légale est terminée, vers 17h, au lieu de se retirer dans ses appartements et s'habiller pour sortir, ou rester glander sur internet, la navigatrice doit rester à son poste de travail, les mains bien posées sur le gouvernail et ce jusqu'à tout le temps.

Vous vous demandez quand Cécile Pujol, donc, dort ?

Jamais.

Elle ne dort jamais.

Elle rêve...

Je me suis donc rendu à la Ciotat où les chantiers navals qui, il y a quelques années, construisaient bruyamment des méthaniers et autres embarcations romantiques ont, par la force des choses, changé leur fusil d'épaulé. On y vaque désormais dans la hi-tech prototypale. C'est largement plus calme et curieusement ça semble plus ensoleillé. Les gigantesques grues jouent aux petits bateaux et s'amuse bien.

Le chantier naval "Sailing Concept" qui réalise le bateau de Cécile, est un grand immeuble de verre et d'acier avec de la moquette au plafond et des plantes vertes qui feraient palir n'importe quel conservateur d'un musée botanique. Les gens parlent tous avec un peu d'écho dans la voix façon aéroport et les spécialistes qui s'affairent autour du bateau cécilien le font dans un environnement stérile. Le moindre coup de pinceau y est assisté par ordinateur. J'exagère ?

Bon, d'accord.

Sailing Concept c'est un hangar assorti de quelques algecos.

A l'intérieur, on voit des gens qui ressemblent exactement à des gens qui ont des choses à faire, savent comment s'y prendre et, subséquemment, s'y prennent exactement comme ça.

J'y ai vu ce bateau, statique, pas fini.

Personnellement je n'étais pas emballé. Ça ressemblait autant à un bateau que ma caravane.

Il avait l'air d'un truc destiné à rester là, genre objet encombrant, pas bien fonctionnel, pas de roues (alors que ma caravane si), pas d'antenne télé, rien.

Quand je suis retourné à La Ciotat c'était pour la mise à l'eau.

Sans doute les responsables du chantier s'étaient-ils aperçus qu'on avait oublié les roues, le moteur, l'autoradio et les rétroviseurs électriques, que ce truc ne marcherait pas, que c'était pas la peine.

Mieux valait débarrasser le hangar et, ni vu ni connu balancer le machin à la flotte.

Je me trompais.

Le machin était devenu un bateau blanc. Un joli bateau blanc. On l'avait sorti du hangar et une magnifique grue est venue s'en saisir avec ses petits doigts en rigolant. Elle lui a fait traverser l'espace à quelques mètres de hauteur au dessus de nos têtes. Je me suis fait la réflexion qu'après nous seuls les poissons le verraient sous cet angle. Nous étions cent ou deux cents pour assister à cette mise à l'eau. Je n'ai pas pu compter ces gens qui n'arrêtaient pas de bouger. Je ne doute pas que, comme moi, ils se sont reproché cette idiote larme qui menaçait nos joues quand la quille a touché l'eau.

Voilà, il ne nous reste qu'à attendre...

Pour le rhum.